de sainte Ursule, ne les a pas reconnues. Dans le *Calendarium coloniense seculi IX*, on trouve la mention du martyr de onze jeunes filles, "*Sancturum XI. M. Virginum, Ursulae Senciae...*" La lettre M qui suit le chiffre signifie *martyrum* et non *millia*, comme on l'a cru, et la preuve, c'est que la légende nous transmet les noms de toutes ces femmes, qui sont au nombre de onze, sans plus. Telle est l'origine de la fameuse tradition des onze mille vierges.

Très-las à la suite de ces excursions, et de diverses autres qu'il faut passer sous silence de peur d'arriver à la monotonie en traitant une série de sujets trop analogues, je fis choix, non loin du *Münster* d'un cabaret de maigre apparence, pour y déjeuner, espérant que ce lieu modeste ne dédaignerait pas la boisson nationale. Hélas,

Tout prince a des ambassadeurs ;

ce petit guinguettier est plus fier qu'un gros ; il fallut boire de l'eau toute nue. Je sortis de là très-calme, avec deux belles grandes pièces de monnaie fausses, que l'hôte avait eu l'adresse de me glisser en échange d'un napoléon. Comme l'erreur me fut signalée après quelques minutes, je m'empressai de retourner chez mon hôte. Il fut si indigné de voir qu'on m'avait trompé, montra une assurance si candide, si lourdement vertueuse, il me fit un si bel éloge de sa conscience, de sa délicatesse, que je me retirai en le saluant avec respect, tout honteux d'avoir été volé par un si honnête homme.

A quelques pas de là, je passai près d'une maison en construction, où des maçons me crièrent des injures en me menaçant du poing, je ne sais trop pourquoi ; les passants les encourageaient, et je craignis un instant d'avoir affaire à ces drôles qui avaient reconnu en moi un Français ; crainte d'autant mieux fondée que, deux officiers s'étant arrêtés, parurent prendre à ce petit spectacle un plaisir d'assez mauvais goût. Je me rendais dans la rue de l'Étoile, au logis Jabach : c'est ainsi qu'on nomme la maison de Rubens, où mourut la mère de Louis XIII. C'est un grand hôtel d'un style pesant et pauvre, sale, délabré, et tout empuanti de marchands. Une servante, que je saluai comme si elle eût été la feue reine Médicis, m'avait permis de monter les degrés, où je rencontrai un monsieur qui se mit à m'invectiver en allemand. Mon peu d'intelligence de ce doux langage me rendait fort patient ; je le saluai comme j'eusse salué Rubens. Mais lui, me voyant bénin, m'intima l'ordre de descendre, ce qu'il appelait *démonter*, assaisonnant cette injonction de quelques injures françaises. J'obéis, en m'inclinant avec mansuétude, et me rendis dans la rue, où j'étais à épeler les inscriptions gravées sur le mur, quand mon malotru ressort avec un de ses commis, et commence contre moi une catilinaire illustrée de gestes fort impolis. Son compagnon me riait au nez en haussant les épaules. Poussé à bout, j'arrive à lui, et la main à la hauteur de mon visage et du sien, je lui demande rudement ce qu'il me veut.

— Oh ! rien *tu tut !* s'écria le commis avec un effroi comique.

— Eh bien, ajoutai-je en lui montrant le bureau, ôtez-vous de là... et vite !

Il me donna la satisfaction de le chasser devant moi dans sa propre maison où je rentraï. Le patron avait prudemment pris les devants. Quand je ressortis, des visages me contemplaient derrière une porte vitrée, effarouchés comme ceux des naïades du Rhin, quand Louis XIV chevauchait innocemment au pied du mont Adule, entre mille roseaux.

De retour à l'hôtel, je demande la note ; on me fait payer le

JJ

dîner que j'avais refusé de prendre la veille, sous ce faux prétexte qu'il était commandé. Les réclamations furent superflues ; l'aubergiste du *Rhin* tenait à se venger d'avoir été pris pour un bras-seur. Sachant que je me proposais de prendre le chemin de fer de Bonn, et que je n'avais pas de temps à perdre, il m'offrit l'arbitrage de la justice. Je supposai que la justice du lieu tient des auberges comme tout le monde, et je payai ce fripon. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'un des garçons, après avoir pris, contre moi, part à ce débat, me suivit jusqu'à la porte, où il me tendit la main. C'est un devoir, à mon sens, que de consigner ces sortes de détails, pour l'édification de ceux qui se proposent de voyager : si de tels accidents étaient peu ordinaires, on en supprimerait le récit ; mais, à moins que l'on ne soit très-prudent, très-circonspect, la vie est émaillée de ces sortes de fleurs le long des rives enchanteresses du Rhin. Les bons allemands me sont presque partout apparus doués de cette gentillesse. Ce pays tout entier n'est qu'une auberge, desservie par les juifs les plus rapaces et les plus rogues. Avec eux, il faut tout prévoir, tout stipuler d'avance. Tout homme à qui vous demandez un renseignement, une indication, se transforme à l'instant en mendiant. Intéressés jusqu'à la bassesse, ils sont en outre d'une vanité pointilleuse insupportable. Les étudiants même et de jeunes artistes vous tendent quelquefois la main ; ils recevront votre aumône sans rougir, et vous diront que l'Allemagne vous dédaigne.

Leur vorace orgueil mange de tout, cherche sa pâture partout, et se manifeste avec une suffisance impatientante. Nos artistes, aux fêtes de Bonn, ont fait l'expérience de leur morgue, de leur humeur provoquante, quand ils sont en nombre ; de l'improbité qui règne dans les établissements publics, et de leur grossière inhospitalité.

Il est à remarquer que la France, indulgente pour tous les peuples voisins qu'elle voit en beau, et parmi lesquels elle se plaît à reconnaître des sympathies imaginaires, est par eux chargée du fardeau de leurs vices naturels, qu'elle a parfois la bonhomie d'assumer. Les anglais nous accusent d'égoïsme, les Italiens de légèreté, les Espagnols de fanfaronnade, les Russes de duplicité, les Allemands de fatuité et surtout de loquacité. Or, pour s'en tenir à ces deux derniers points, je ne connais rien de plus infatué, de plus glorieux que les bons Allemands. Quant à leur loquacité, rien n'en approche parmi tous les peuples du monde ; j'en prends à témoins tous ceux qui l'ont affrontée. Ce sont les seules gens que j'ai ouïs se vanter quatre heures d'horloge sans fatigue, les seuls aussi qui ne se puissent louer avec satisfaction, s'ils ne déblatèrent en même temps contre personne. On a beaucoup à souffrir de leur épaisse et rustique ironie, qu'il faut essuyer, même parmi les gens des classes distinguées.

Qu'elle est grande l'erreur des écrivains ou des voyageurs qui, après avoir traversé silencieux ces contrées, ne s'attachant qu'à la poésie de l'histoire et des ruines, sans se mêler aux hommes, s'en reviennent en rêvant des alliances futures, des transactions pacifiques et une fusion des opinions, des intérêts et des esprits ! La vieille Allemagne nous redoute par souvenir, et la jeune nous hait par jalousie, comme on déteste le modèle que l'on copie, quand on ne l'avoue pas.

A Bonn, j'ai vu des étudiants, cette jeunesse que nous croyons enthousiaste, pleine de feu et d'amour pour les belles et nobles choses. Quelle différence, mon Dieu, de ces écoliers si vantés, avec les nôtres que l'on célèbre peu, avec les nôtres si précoces toutefois sous le rapport du jugement, si ardent aux bonnes études, si gracieux et si spirituels dans leurs plaisirs ! Je m'étais logé